

LIVRES

ROMANS

Mohammed El-Bisatie
Derrière les arbres
Traduit par Edwige Lambert
Actes sud. 2000. 128 p., 99 F

➤ Voilà un court et beau roman qui nous amène en Égypte, dans un village du delta, et qui, à travers les suites d'un adultère, nous dévoile le quotidien de ses habitants. Cette histoire d'adultère se noue un jour de marché, lorsque Moussad surprend Saadeyya, sa femme, en compagnie d'Amir, le fils du boucher. La démarche de l'époux, tenu de venger son honneur, se transforme en un parcours qui permet de situer quelques commerçants du village, et plus largement ses notables. Celui qui accompagne

Moussad – Antar – occupe une autre position et offre un autre regard. Entre la fuite d'Amir, l'amant, et les réminiscences de plusieurs personnages du roman, c'est tout le village qui est donné à voir. Mais c'est surtout l'univers féminin qui est mis en avant, à partir de Saadeyya, dont l'histoire est au centre de la trame romanesque. Le passé de cette jeune femme est marqué par la migration qu'elle a connue avec les siens à la suite de la guerre, et qui les a menés d'écoles en hôpitaux, au gré des villages qui accueillent ceux qui ont dû quitter leur ville. On entrevoit dans cette errance les difficultés rencontrées, et les relations au sein de ce qui reste de la famille migrante, notamment entre le frère et la sœur.

À mots mesurés, par petites touches, sur un ton tranquille et presque détaché, Mohammed El-Bisatie brosse un tableau où se devinent bien des tensions, bien des frustrations et bien des désirs inassouvis. Le passé douloureux constitue ici un arrière-fond politique jamais évoqué mais contribue à rendre plus sensibles encore les souffrances, qui ne sont pas seulement celles des femmes recluses. ✱

Abdelhafid Hammouche

Atiq Rahimi
Terre et cendres
Traduit du persan
(Afghanistan)
par Sabrina Nouri
Éd. POL. 2000. 98 p., 59 F

➤ Unité de lieu, de temps et d'action. Les paramètres fondamentaux sont réunis pour faire de ce premier roman une pièce dramatique : une montagne aride sert de théâtre d'opération, l'occupation soviétique

date l'événement et le malheur qui frappe Dastaguir fait la trame de l'histoire. Le vieil homme, chez qui couve un feu intérieur destructeur, n'arrive pas à extérioriser sa douleur. Même quand il se parle, il emploie la deuxième personne, comme s'il était un autre. La communication avec son petit-fils Yassin, sourd par la faute des bombes, est limitée aux stricts

besoins alimentaires et affectifs. Et chemin faisant, les hommes que Dastaguir rencontre dans ce récit linéaire sont autant d'êtres atteints dans leur chair. Tristes histoires, triste pays que raconte avec finesse et intelligence Atiq Rahimi, jeune écrivain afghan exilé en France depuis 1985. ✱

Djamel Khames

Mako Yoshikawa

Vos désirs sont désordres

Traduit de l'anglais

par Martine Leroy-Battistelli

Flammarion, 2000.

396 p., 130 F

➤ Mako Yoshikawa est née aux États-Unis. New-yorkaise, elle est l'arrière-petite-fille d'une geisha et signe là son premier roman. Elle y démonte les ressorts secrets du désir au féminin à travers trois générations de femmes. Il y a d'abord Yukiko, la grand-mère, ancienne geisha, vivant toujours au Japon, qui par amour a épousé Sekiguchi, accédant ainsi au statut de femme respectable ; la mère, Akiko, qui s'est enfuie aux États-Unis avec Kenji, son amant, un cousin d'origine coréenne, lequel a fini par l'abandonner, la laissant seule avec une fillette de neuf ans. Cette fille, c'est Kiki Takehashi, la narratrice. Elle s'apprête à épouser Eric, un jeune avocat, dynamique et sûr de lui, autoritaire mais si prévenant et rassurant...

Pourtant, tout ne va pas de soi. Kiki ne parvient pas à oublier Phillip, qui a trouvé la mort au Népal au cours de l'un de ses nombreux voyages à l'étranger. Phillip, ou plutôt son fantôme, continue, plusieurs mois après sa disparition, de lui apparaître. Kiki attend avec impatience la venue annoncée de sa grand-mère pour lui poser moult questions et recueillir l'avis de son aïeule sur des sujets – désir, relation amoureuse – qu'elle connaît bien, et pour cause. À l'aide de l'histoire et de l'expérience de

dit Kiki. Avec la même subtilité qu'elle met à explorer les mystères du désir, Mako Yoshikawa traque les tours et les détours de la transmission. Kiki n'a pas reçu de sa mère une culture japonaise (*"Je n'ai pas su me servir de baguettes avant l'âge de 24 ans, quand Phillip m'a appris à les utiliser."*) et pourtant elle déclare : *"Je suis peut-être plus japonaise que je ne le crois."* Sans doute que les récits sur la vie de sa grand-mère que lui racontait, le soir, sa mère, ont produit là leur effet.

Ces reliquats d'une mémoire familiale et culturelle rapportés par Akiko seraient *"un acte de contrition pour le fossé qui s'était creusé entre elle [Akiko] et sa mère, pour le froid et le silence presque total qui allait durer vingt-neuf années"*. *"Il m'est difficile de ne pas en vouloir à ma mère de m'avoir privée de ma grand-mère ainsi que de tant de chose"*, ajoute

ses deux aînées, Kiki tente de retrouver son propre chemin et peut-être, alors, de renaître à l'amour.

L'originalité de ce récit est de lier à ce thème celui de la transmission, à travers trois générations de femmes. *"Que cela me plaise ou non, la vie de ma mère et celle de ma grand-mère sont les étoiles à partir desquelles j'établis mon parcours"*,

Kiki. Après le départ de Kenji, une distance s'est installée entre la mère et la fille, Akiko se repliant sur elle-même et sur sa douleur. Comme Kiki après la mort de Phillip. Mais les relations entre Akiko et Kiki sont subtiles et complexes. Leur tendre complicité ne peut éviter une distance, voire des ruptures culturelles qui inévitablement se tissent entre cette

mère, Japonaise immigrée aux États-Unis, et sa fille, d'origine japonaise certes, mais américaine avant tout : *“Élevée dans une culture où les membres d'une même famille se contentent généralement de se saluer d'une inclinaison de tête, ma mère est bien évidemment une personne réservée, distante même avec sa fille [...] La chaleur d'un corps me berçant et me serrant contre lui, de même que la caresse de longs doigts frais sur ma tête ne sont pas des choses que j'attends de ma mère”*, dit, avec regret mais compréhension, Kiki.

Une autre distance traverse la vie de Kiki. Dans ses relations avec des Américains blancs, elle montre comment elle est trop souvent renvoyée et enfermée dans ses origines, à l'exclusion de toute autre appartenance identitaire. Parfois même, le regard de l'autre ne parvient pas à se débarrasser d'un imaginaire empreint de racisme : *“J'ai réfléchi intensément et depuis longtemps à notre secrète affinité [avec sa grand-mère], et j'ai découvert ceci : une Japonaise est pour les Américains ce qu'une geisha est pour les Japonais.”*

À ce propos, le titre original de ce roman est *One hundred and one Ways*, allusion au cent et une manières d'aimer un homme...

✱
Mustapha Harzoune

RÉCITS AUTO-BIOGRAPHIQUES

Djamel Bouras

Combat vers la lumière

Stock. 2000. 110 F

➤ Djamel Bouras poursuit son difficile combat. Hors des tatismis cette fois. Le sportif de haut niveau n'était pas forcément armé pour faire face à des adversaires et à un système dont il ignorait tout. En octobre 1997, un contrôle de routine le déclare positif à la nandrolone. Il est alors soupçonné et, très vite, accusé de s'être dopé. Le drame foudroie le récent et jeune champion olympique d'Atlanta. L'enfer commence. Il lui faudra tout le mental d'un judoka, forgé par des années d'efforts, de souffrances et de discipline pour rester debout, solidement ancré dans ses valeurs et certitudes. Djamel Bouras fait face, trouvant en lui l'énergie et la foi nécessaires pour affronter ses détracteurs et tenter d'imposer son innocence.

La victoire n'est pas encore acquise. Mais Djamel Bouras montre ici qu'il a marqué des points décisifs après avoir été traîné dans la boue. Le livre décrit avec minutie les différentes étapes qui ont jalonné, d'octobre 1997 au début de l'année 2000, “l'affaire Bouras”. Une affaire bien plus compli-

quée et plus humaine que ne le laissent entendre ces deux mots froidement et laconiquement accolés. Dans le super show médiatique où tout doit aller vite, où les idoles d'un jour deviennent les victimes expiatoires du lendemain, Djamel n'a pas fait le poids : enlevez, c'est pesé, l'affaire Bouras est dans le sac, tout est entendu. Passons vite à autre chose... à quelqu'un d'autre. Et pourquoi pas Aimé Jacquet ?

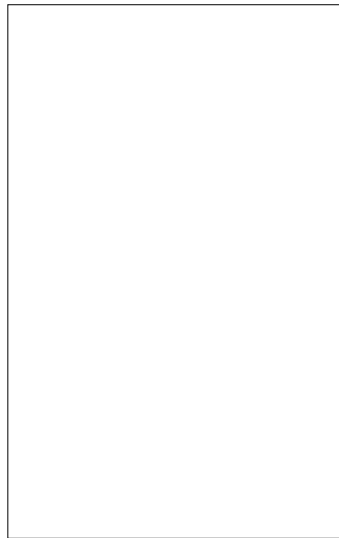
Djamel Bouras montre par le menu la souffrance et l'humiliation imposées, à lui et aux siens. Il dénonce les raccourcis médiatiques et les a priori de certains journalistes et autres, qui le renvoient toujours à ses origines. Il découvre les jalousies en kimono de judokas moins doués. Il débusque les micmacs de responsables fédéraux qui, à l'écart des regards, manœuvrent contre lui. Il brocarde une Fédération française de judo incapable non seulement de soutenir l'un de ses meilleurs éléments, mais aussi d'arrêter une position quand l'accusé fait appel d'une première décision. Se déclarant incompétente, elle “refile” le dossier au ministère de la Jeunesse et des Sports. Les fils qui tissent “l'affaire Bouras” sont nombreux et bien emberlificotés. Djamel n'est pas encore parvenu à être complètement innocenté. Mais il a déjà réussi à montrer quelle machine

monstrueuse se met en branle quand des soupçons planent sur un sportif de haut niveau. La présomption d'innocence ne tient pas le choc face à la rumeur, aux jalousies, aux inimitiés tapies dans l'ombre, aux réductions hasardeuses, à une procédure pour le moins aléatoire, et surtout à des méthodes de dépistage semble-t-il inadaptees et sujettes à polémiques.

Heureusement, l'homme a reçu le soutien d'amis, de sportifs, de responsables fédéraux. Dans l'épreuve, il a aussi pu compter sur sa famille, sur ses amis d'enfance. Si près de la moitié du livre porte sur sa carrière et sur le *"combat vers la lumière"* qu'il mène depuis octobre 1997, Djamel Bouras raconte aussi l'histoire des siens et le cheminement spirituel qui guide ses pas sur la voie d'une autre lumière, celle du Verbe révélé. Bouras écrit là une autre page de l'histoire si diversifiée de l'immigration algérienne. Ce Berbère des Aurès est né en 1971 à Givors, dans la banlieue de Lyon, dans une famille installée en France depuis 1957, année où le grand père paternel décida de quitter l'Algérie en guerre. A contrario d'un Zidane, Bouras, un brin provocateur, revendique haut et fort ses origines, il affiche et affirme volontiers sa différence. Qu'il s'agisse de l'histoire coloniale, de son attachement à l'Algérie, de l'im-

migration, de la vie dans la cité... , il témoigne sans jamais taire ce qui pourrait choquer.

Là où Djamel Bouras dérange – ou, plus justement, devient assommant – c'est, si l'on ose cette expression pour un musulman, par son côté "grenouille de bénitier". Le lecteur comprend très vite que la foi de l'auteur est profonde. Musulman



convaincu et pratiquant, il puise dans la religion les valeurs qui le fondent et le déterminent au jour le jour. Sa quête spirituelle est honorable, mais dieu qu'il est, sur ce point, ennuyeux ! Selon un dicton africain, *"un tigre n'a pas à affirmer sa tigritude"*. Et sans doute moins encore quand cette affirmation peut avoir valeur d'exemple auprès de certains jeunes qui n'ont pas les atouts du champion olympique pour faire la part du spirituel et du temporel. ✻

M. H.

Saïd Mohamed

La honte sur nous

Éd. Paris-Méditerranée.

2000. 200 p.. 95 F

➤ Saïd Mohamed a publié depuis 1986 une dizaine de recueils de poésie et, après un premier roman paru en 1997 au Maroc (*Un enfant de cœur*, éd. Eddif, Casablanca), il poursuit le récit de sa vie, la description des lieux et des rencontres qui ont constitué son univers. Les phrases, courtes, incisives, rageuses, défilent telles des rafales de mitraillettes. Le style, cru, à l'adjectif rare, claqué.

Rien – et surtout pas la plupart de ses profs, qui l'épingleaient *"mûr pour Fleury-Mérogis"* – ne prédestinait Saïd Mohamed à l'écriture et à une certaine réussite professionnelle. Dans ce deuxième livre, l'enfant de la Ddass s'émancipe de la logique d'un système qui lui donnait rendez-vous en prison. Une rencontre lui a permis de s'extraire des voies de garage aménagées par l'Éducation nationale, *"où s'entassait le rebut du système scolaire"*, et d'une formation de typographe déjà dépassée – *"Ce qu'on nous avait entassé dans le crâne n'avait plus cours sur le marché. De la monnaie de singe, de l'emprunt franco-russe, avec lequel il fallait se défendre, gagner sa pitance."*

La "rencontre" arbore de longs cheveux blonds, porte un levis et un tee-shirt sans soutien-gorge. Le genre de professeur principal auquel il est difficile de résister. Grâce à cette prof^e de français, Saïd Mohamed va "engloutir" les livres qu'elle lui prête, il va même se mettre à écrire, et évoluer dans des cercles nouveaux où gauchisme et marginalité font bon ménage.

Sans concession aucune, Saïd Mohamed décrit les milieux par où il est passé, le sort des laissés-pour-compte, les boulots de misère, la délinquance des uns, l'alcoolisme des autres, la solitude d'une humanité abandonnée à elle-même par une société indifférente, folle, "la folie de cette grande mécanique qui broie les hommes et les rend si misérables".

Avec le même réalisme, la même brutalité, il rapporte l'histoire, la sordide et terrible histoire familiale. Pas de pleurnicheries ici. Les choses sont ce qu'elles sont et il faudra bien faire avec. Faire avec une mère détestée par son propre père – ce dernier lui avait prédit "qu'elle crèverait comme une chienne" – et qui, avec trois hommes différents, a eu au moins six rejetons qui tous ont atterri à l'Assistance publique. Faire aussi avec un père alcoolique et violent déclaré "dingue" par le juge des affaires familiales. Ouvrier marocain, il s'engage pour la France

faute de travail et se retrouve à manier la pelle et la pioche pour le compte des Allemands, puis des Américains sur le mur de l'Atlantique, avant de le faire pour reconstruire la France. Plus tard, le travail dans les carrières lui faudra une silicose à la chaux vive : "La vie lui avait servi une méchante part, plus qu'à tout autre."

Pour ne pas arriver au "moment où l'on crève de réprimer son rêve", un beau matin, Saïd Mohamed claque la porte. "J'ai senti que, si je restais là, j'y serais enterré vivant." Il part, en stop. Direction : le Maroc paternel, pour retrouver son géniteur de père qui finit ses jours dans son village perché dans la montagne berbère. Alors qu'il n'est pas encore tout à fait à même d'en mesurer l'importance, ces retrouvailles, intenses, seront un viatique pour le jeune homme. À ce moment du récit, le style change. Les phrases s'allongent, le ton semble comme apaisé, plus harmonieux. Saïd Mohamed prend alors le temps de décrire la vie du village, il s'arrête sur cet homme qui est son père, prend le temps de l'écouter, de le découvrir. Le calme est au rendez-vous. *La honte sur nous* est une autobiographie écrite à vif. Un témoignage sans tricherie ni concession sur cette part, honteuse d'elle-même, de la société française.

✱

M. H.

Élisabeth Schemla

Mon journal d'Algérie

Novembre 1999 -

janvier 2000

Flammarion. 2000.

300 p. 120 F

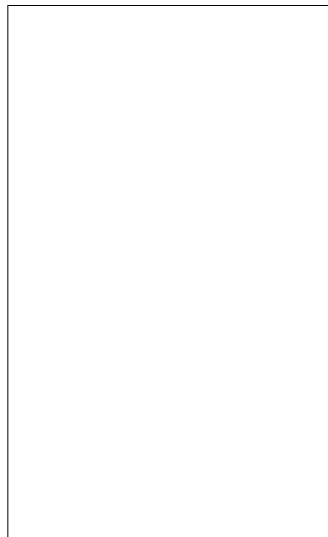
➤ Quand Élisabeth Schemla retrouve l'Algérie, son Algérie, le pays tout entier s'émeut d'un autre retour : celui d'Enricos Macias. La tournée du chanteur de Constantine y est présentée comme un test. Le président Bouteflika est-il en mesure d'apporter aux Algériens autre chose que des poignées de mains avec le Premier ministre israélien et des déclarations rafraîchissantes parce qu'iconoclastes ? Pourra-t-il résister et imposer ses choix face aux déchainements, hystériques et antisémites, soulevés par l'annonce de cette tournée dans les rangs conservateurs et islamistes algériens ? Pour l'heure et après plusieurs séjours professionnels en Algérie, Élisabeth Schemla entreprend de visiter et retrouver le pays de son enfance. À l'Algérie de Bouteflika, elle superpose l'image, vieillie et jaunie, de ce pays qu'elle a dû fuir, comme tant d'autres, il y a une quarantaine d'années. Ce n'est pas par vaine nostalgie. Certes, la comparaison n'est pas toujours à l'avantage de ce qu'elle découvre. Mais peut-on, comme le fait Khalida Messaoudi dans ce livre, le lui reprocher ? Le constat



esquissé par la journaliste française rejoint celui de nombreux citoyens algériens, indiscutablement fiers de leur indépendance. Élisabeth Schemla est de ceux-là. L'histoire de sa famille, ses propres engagements et convictions le montrent. Cela lui donne le droit d'écrire ce qu'elle pense sans avoir à supporter en retour des manifestations d'un nationalisme ombrageux et suranné qui entretiennent une certaine confusion quant à ses intentions. Les plus belles pages de ce journal sont celles que l'auteur adresse à son père. L'émotion, souvent forte, n'est pas feinte. Élisabeth Schemla évoque avec tendresse la figure toujours présente de ce père. L'homme était un être d'exception. Pétri de convictions et d'humanisme. Avec douleur et courage, elle dévoile un pan de la mémoire familiale, la culpabilité qui est sienne depuis la mort de ce frère cadet qui lui volait sa part d'amour paternel. Pour brosser ce tableau de l'Algérie d'aujourd'hui, la journaliste a rencontré de nombreux responsables algériens, des militants de tous les horizons politiques, de simples citoyens mais aussi le président Bouteflika lui-même, et, sous couvert d'anonymat, des officiers algériens "du premier cercle" qui, avec maestria, manient une langue de bois qui pourrait

être risible, n'était le drame qu'elle recouvre.

Une partie importante du livre cherche à percer les motifs qui ont conduit Saïd Sadi, le patron du RCD, à rallier, dès l'automne 1998 selon l'auteur, Bouteflika. Dès cette période, l'ancien dirigeant du lointain Printemps berbère aurait reçu des garanties quant au programme de Bouteflika et il aurait surtout, et toujours selon l'auteur, bénéficié



d'informations selon lesquelles le *"retrait de l'armée serait à l'ordre du jour"*. Bouteflika – déjà pressenti en... 1994 ! – serait à nouveau son candidat pour permettre le retour à la paix civile et le désengagement de l'armée. Le patron du RCD va s'appliquer alors à faire admettre aux siens ses choix politiques. Fin juin 1999, le Comité exécutif du RCD accepte de participer au gouvernement Bouteflika. Il s'agi-

rait là d'une *"révolution politique"*. *"La redistribution des cartes vers laquelle on s'achemine est historique, et je pèse mes mots"*, écrit une Élisabeth Schemla visionnaire. Saïd Sadi, *"porté par un amour assez exceptionnel pour son pays"*, tente là un difficile pari. L'histoire dira si le tandem a fonctionné, ou qui de Saïd Sadi ou de Bouteflika aura instrumentalisé l'autre. Pour l'heure,

le livre montre à plusieurs reprises que la base du RCD n'est pas tout à fait convaincue de la pertinence de la stratégie de son dirigeant. L'auteur elle-même ne cache pas son scepticisme, voire quelques réticences pour ce qui constitue le cœur du dispositif présidentiel, c'est-à-dire la politique de la concorde civile. Dans cette difficile problématique de la mémoire et du pardon, elle montre les divergences

de Khalida Messaoudi avec les options de ses pairs – mais la discipline du parti et la solidarité gouvernementale lui imposent un bémol –, elle insiste aussi sur les silences du RCD : *"Comment prétendre établir une démocratie sans des tribunaux pour les criminels ? Pour l'instant, je n'entends pas les réponses de Saïd"*, écrit-elle. Dans ce rapport de proximité critique avec le RCD, l'auteur adopte parfois des attitudes bien

incongrues, par trop militantes. Ainsi, sur l'assassinat de Matoub Lounès, elle n'hésite pas à affirmer : *"Il n'y a pas une personne sérieuse en Algérie qui ne sache que Matoub a été abattu par un groupe islamique armé."*

Or il y a en Algérie beaucoup de "personnes sérieuses" qui souhaiteraient partager cette certitude. D'autant qu'aujourd'hui, non seulement la mère et la sœur de Matoub Lounès réclament une enquête sur la mort du chanteur kabyle, mais aussi, depuis peu... sa propre femme, malencontreusement sollicitée pour les besoins de son argumentation par la journaliste.

Comme beaucoup d'Algériens, É. Schemla a été séduite par le nouveau président : *"Ayant confronté tout ce que j'ai recueilli de lui avec ce que j'ai observé et entendu pendant ces semaines, voyant ce qui s'est mis en route, et malgré cette concorde civile bâclée, il me semble que depuis l'Indépendance, les Algériens n'ont jamais eu tant à espérer de la tête de l'État."*

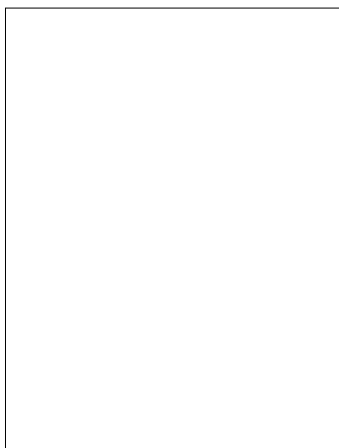
À Paris, le 5 mars 2000, selon une dépêche AFP : *"Le chanteur Enrico Macias 'reporte' sa tournée en Algérie, devant les 'difficultés matérielles' liées à l'organisation de son voyage et la 'polémique' suscitée par sa venue, a-t-on appris dimanche auprès de son entourage."* ✱

M. H.

HISTOIRE

Mohand Akli Haddadou
Guide de la culture berbère
Éd. Paris-Méditerranée.
2000. 304 p..130 F

➤ Mohand Akli Haddadou est professeur de lexicologie berbère à l'université de Tizi-Ouzou. Son *Guide de la culture berbère* est marqué par sa formation : l'ouvrage fourmille d'informations, de données lexicales sur la langue berbère dans ses différentes acceptions : chaoui, chleuh, kabyle, mozabite rifain, tamazight, touareg... Il est toujours périlleux de se lancer dans une aventure éditoriale de cette ambition. Ce guide entend fournir aux lecteurs



d'avantage que des petits fascicules comme *Les Berbères* de G. Camps, mais beaucoup moins qu'une réelle encyclopédie, qui exige d'autres moyens et une théorie de spécialistes, à l'instar de l'*Encyclopédie berbère*, tou-

jours en cours de parution (ces deux ouvrages sont édités par Édisud). Ainsi, Mohand Akli Haddadou brosse en quelque trois cents pages le tableau des origines et de l'histoire des Berbères, en fait de l'Afrique du Nord jusqu'à la colonisation française, mais aussi des croyances, de l'organisation de la société traditionnelle, des activités quotidiennes, de l'art, de la littérature et de la langue berbères. Se livrer au jeu des absences ou des oublis, qu'une telle initiative induit presque toujours, est inutile. En revanche, la valeur inégale des chapitres ne peut être passée sous silence.

Si les pages consacrées aux origines des Berbères – inspirées des travaux et des synthèses de G. Camps – fournissent au lecteur, même néophyte, des indications précieuses, il n'est pas certain que ce dernier ait une vision claire de la partie historique qui, de la fondation de Carthage à la prise d'Alger, brasse plus de 2 600 ans d'histoire en vingt-deux pages. Le récit est événementiel et chronologique, et sans originalité. Il se dérobe à toute

logique interprétative qui aurait donné du nerf au texte et matière à réfléchir. N'aurait-il pas été plus pertinent, par exemple, de poser la question du rapport entre les structures traditionnelles de la société berbère et

l'incapacité historique à voir émerger des États centralisés et fédérateurs stables ? De faire la part des facteurs endogènes et exogènes qui ont historiquement concouru à l'échec des tentatives d'unification "nationale", à commencer par la première, celle de Massinisa ? De même, aborder comment cette terre berbère est devenue, idéologiquement du moins, le Maghreb arabe, n'aurait pas été déplacé dans le cadre d'un tel guide.

Sur la vie quotidienne des Berbères – l'habitat, le mobilier, la cuisine –, de même que sur l'art berbère (poterie, tissage, décors muraux, bijoux, musique, danse) et sur la littérature, l'auteur fournit de nombreux détails. Dans son ensemble, l'ouvrage présente une image muséographique du monde berbère. Il passe sous silence ce qui, dans cette culture et dans les domaines ici abordés, fait montre justement de dynamisme et de vie : la poésie, la chanson, la musique ou la littérature. Sur ce dernier point, après avoir fort justement fourni au lecteur nombre de repères tirés de l'histoire, l'auteur mentionne simplement l'existence d'une nouvelle littérature d'expression berbère sans plus de détails et, par ailleurs, omet complètement les auteurs berbères d'expression française.

Pourtant, le chapitre consacré à la langue berbère, – extrême-

ment précis, peut-être même trop technique, mais le lecteur est ici dans le domaine de l'auteur et il bénéficie d'informations de première main –, montre à la fois l'actualité de la langue et les enjeux pédagogiques et politiques du moment. Ce *Guide de la culture berbère* propose une utile présentation d'ensemble permettant d'acquiescer les bases minimales d'une connaissance socioculturelle, historique et linguistique pour aller plus avant dans une étude, actualisée cette fois, du monde berbère.

✳

M. H.

ESSAIS

Franck Michel

Désirs d'ailleurs

Essai d'anthropologie

des voyages

Préface de Jean-Didier

Urbain

Armand Colin.

Coll. "Chemins de traverse".

2000. 272 p., 120 F

➤ D'emblée, l'objet de cet ouvrage pourrait se condenser en une formule : à l'heure du village global, l'individualisme, l'égoïsme et l'anthropocentrisme sont-ils toujours solubles dans la découverte de l'autre et de l'ailleurs ? La réponse, on s'en doute, n'est pas simple. Car si la passion de l'étrangeté et de l'altérité n'a jamais cessé de

pousser de nombreux individus à échapper au marasme quotidien, leurs motivations profondes sont souvent de nature assez complexe, voire confuse, et le livre de Franck Michel en dresse une cartographie aussi utile que captivante.

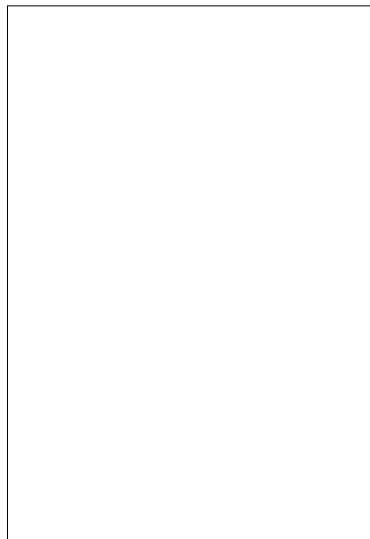
Évaluant l'ampleur des transformations ayant affecté les approches et les pratiques du voyage depuis les époques du "Grand Tour", puis de la flânerie romantique, de l'aventure coloniale ou de la *beat generation*, l'auteur dégage différentes catégories : touriste-voyageur, explorer-exploiter, quête du salut-quête du profit, etc. À mesure que nous progressons dans la lecture, nous devenons de moins en moins sûrs que ces catégories soient radicalement antithétiques, tant elles finissent par nous paraître suscitées par un même souci d'appropriation de l'ailleurs, ou plutôt des nombreux ailleurs possibles. Les visées des différentes espèces de prédateurs, en particulier les requins du tourisme de masse, font ainsi l'objet d'analyses qui prolongent et enrichissent celles auxquelles l'auteur nous avait déjà confrontés dans son ouvrage sur le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et autres touristes occidentaux (cf. *En route pour l'Asie. Le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes*

occidentaux, éd. H&A, 1995, rééd. L'Harmattan, 2001, voir *H&M* n° 1194).

Il nous est rappelé que, dans la gamme des nombreux voyages "authentiques" proposés par les professionnels du tourisme – ceux auxquels l'emblématique cocotier sert de repoussoir –, tous mettent en jeu des inégalités socioculturelles ; ne bronze pas authentique qui veut... L'exemple asiatique permet ensuite à l'auteur de s'interroger sur les liens que tisse le désir d'ailleurs avec la quête d'un sacré qui serait "étranger" à l'Occidental : *"Ainsi que le démontre le succès grandissant du 'bouddhisme à l'occidentale', l'Asie pourrait être cette terre lointaine, à la fois sainte et sacrée, où l'imaginaire occidental puise ses dernières ressources pour conquérir le bonheur terrestre. [...]* *L'Asie n'est plus une terre de mission, mais une terre de refuge.*" Plus insidieuses, les motivations du "moi-en-voyage" des écrivains itinérants et autres *travel writers* sont l'occasion de réflexions piquantes où le constat est sans appel : le livre de voyage est souvent révélateur d'attitudes narcissiques, dont celle d'écrivains voyageurs multipliant les croquis de scènes pittoresques vues de la fenêtre de leur voiture ou de la terrasse de leur hôtel est assez symptomatique. L'ailleurs y est vécu

dans un rapport d'extériorité et sert de support à l'épanchement des états d'âme d'un moi décidément inoxydable.

On l'aura compris, l'auteur se fait une haute idée du voyage, dont il défend une conception radicale. Voyager, c'est *"se risquer à l'altérité, à la nouveauté, à l'étrangeté, à l'inconnu, à l'incommensurabilité"*. Une profession de foi nourrie des écrits de ceux qui affectionnent les chemins de traverses et à la



mesure d'un itinéraire personnel où la pratique assidue du terrain est essentielle.

Anthropologue, directeur de la revue *Histoire & anthropologie*, Franck Michel a toujours défendu la pensée vagabonde, voire buissonnière, celle qui trace des lignes de fuite, ouvre de nouveaux espaces et s'efforce d'échapper aux dogmes et aux idéologies. Et c'est aussi

dans cette direction qu'il faut chercher la conception de l'ailleurs, pour autant qu'il puisse être circonscrit, chez un chercheur dont le parcours personnel tient de l'art de la fugue. S'appuyant largement sur sa propre expérience, notamment sur ses enquêtes en Indonésie et les conditions matérielles et psychologiques dans lesquelles elles se sont déroulées, l'auteur, voyageur infatigable, analyse finement la subjectivité de

l'anthropologue face aux mondes changeants qu'il étudie. De fait, toute sa réflexion est traversée par le point de vue d'un individu naviguant sans cesse entre l'approche scientifique du chercheur, et celle, plus affective, du voyageur. Affleure ainsi le trouble éprouvé devant la disparition du terrain exotique classique, sous l'effet de la décomposition des structures de la vie

traditionnelle à laquelle les différentes quêtes de l'ailleurs ont grandement contribué.

Au final, par la variété des références et la précision des évocations, nous dirons qu'il s'agit d'un livre sur la curiosité et le désir, proposant au lecteur un dépaysant voyage au pays des voyageurs, un voyage dont l'étape la moins surprenante n'est certainement pas celle

consacrée aux voyageurs immobiles : *“Combien de voyageurs en chambre, découvreurs de mondes à travers la lecture partent finalement plus loin, plus en profondeur, plus librement que les masses de voyageurs pressés de tout faire et de tout voir ?”* ❀

Martial Guédron, université

Marc-Bloch, Strasbourg

SOCIOLOGIE

Jamel Sandjak

et Noël Garnault

Dribbler la fatalité

Foot et démocratie

L'Esprit frappeur, n° 56.

94 p., 10 F

➤ À rebrousse-poil de l'euphorie qui accompagne les nouveaux exploits de l'équipe de France lors de l'Euro 2000, Jamel Sandjak et Noël Garnault, deux dirigeants de l'Olympique Noisy-le-sec Banlieue 93, publient dans la collection de petits livres à 10 francs de l'Esprit Frappeur un virulent réquisitoire contre les instances dirigeantes de la Fédération de France de football (FFF). Pour trouver des réponses aux violences devenues envahissantes sur les terrains et aux alentours, ils nous parlent *“foot et démocratie”*. À partir de leur propre expérience à Noisy-le-Sec, ils fustigent le système FFF et *“les petites misères au quotidien”* qui permettent de

sanctionner les clubs non conventionnels, ces *“clubs citoyens”* initiant des actions d'éducation et d'intégration auprès des jeunes. La FFF *“fonctionne pour elle-même et sa propre conservation”*, et repose sur une doctrine élitiste très vieille école, rigoureuse et implacable. Axé sur la soumission sans réserve à la discipline imposée par l'adulte, le système global du football devient une machine à broyer qui sélectionne les meilleurs *“sur des critères compétitifs mais aussi de conformité aux standards culturels de référence”*, et qui rejette la *“piétaille”* livrée à elle-même. Poin-

sans compter l'impôt fédéral et autres cotisations ouvrant le droit à participer aux compétitions officielles.

En outre, confrontés à une *“championnate forcenée”*, les gamins intègrent le culte de la performance, qui devient leur seul objectif. Dans le contexte des clubs qui n'ont pas les moyens de formation adaptés à leur public, *“ils font donc tout pour gagner, sans complexe ni scrupules”*. La posture sécuritaire de la FFF serait dès lors un leurre. C'est le système lui-même qui génère la violence. Pour étayer leur propos, les auteurs donnent l'exemple du

Lusitania Club de Clichy-sous-Bois. Pour la saison 1998-1999, ce club *“communautaire”* hérite d'environ 200 jeunes à la suite de la liquidation de l'autre club de la ville, l'USO. Malgré les promesses de soutien matériel et financier, le Lusitania ne voit rien venir. Il doit se débrouiller seul. Le 27 mars 1999, c'est l'incident grave lors d'une rencontre entre des moins de 17 ans, une

tant la dérive ultra-libérale de la gestion du foot, les auteurs affirment que la FFF et la Ligue professionnelle de football veulent avant tout s'assurer le pactole des droits télé (8,7 milliards de francs, équivalant à trois ans du budget du ministère des Sports),

blessure au couteau provoquée par un supporter. Pour corser le tout, le club est rendu coresponsable de la suspension des matchs qui s'est ensuivie en Seine-Saint-Denis.

Dans une formule audacieuse, Sandjak et Garnault estiment

que *“la violence ne constitue, après tout, de la part des intéressés, qu’une façon différente de présenter la facture”*. Elle n’est pas une fatalité, et pour en sortir, ils dressent une liste de propositions, parmi lesquelles l’exigence d’une réelle représentation des différentes composantes de la société dans toutes les instances de la FFF, l’ouverture des formations à différents courants d’idées, et une redistribution des moyens. Enfin, ils préconisent d’autres valeurs que les classements et la victoire à tout prix. Les auteurs concluent sur l’exemple de leur club : *“Une expérience non communiquée est une expérience perdue, alors l’Olympique met la sienne au centre de la table. À chacun de s’y retrouver et de s’organiser pour ne rien lâcher.”* ❀

Mogniss H. Abdallah

Michèle Tribalat
Dreux, voyage au cœur
du malaise français
 Syros. 1999. 288 p., 125 F

➤ Ce “voyage” à Dreux par l’auteur de *Faire France* est une enquête de terrain réalisée en 1997, un important appareil statistique doublé de plus de 200 entretiens. À ces données locales s’ajoutent de nombreuses références à d’autres travaux. Mais l’enquête, qui prend parfois une tournure jour-

nalistique, n’est pas une froide recension. Les convictions, le sens de l’engagement et les perspectives avancées par l’auteur enrichissent ce travail. Ainsi, ses critiques de la gestion municipale, de l’image et de l’action de la police, des discriminations sociales et professionnelles ou ses mises en garde, fermes et claires, contre certaines attitudes des jeunes des cités ou organisations musulmanes lui donnent plus de poids.

Selon Michèle Tribalat, Dreux, déjà symbolique pour avoir la première ouvert ses portes au FN, *“va plus mal que la France en général, son contexte démographique est plus exigeant, la situation sociale plus explosive et la dégradation plus marquée”*. Avec 36 800 habitants et un taux de chômage estimé à 24,8 % en 1997, Dreux est une ville ouvrière et jeune, marquée par une inquiétante tendance à la paupérisation. Son tissu industriel est non seulement fragile mais aussi dépendant, pour plus de deux tiers de ses emplois, de décisions extérieures. Avec 48,6 %, Dreux enregistre *“la plus forte concentration de populations d’origine étrangère”*. Un tiers de cette population est originaire du Maghreb (19,9 % du Maroc, 8,9 % d’Algérie et 2,2 % de Tunisie), le reste se répartissant entre populations d’origine turque (5,4 %) portugaise (5 %), noire africaine (3,4 %) ou pakistanaise (1,3 %).

portugaise (5 %), noire africaine (3,4 %) ou pakistanaise (1,3 %).

Dixième circonscription par ordre d’importance du taux de délinquance, estimé à 116 % (contre 60 % en moyenne nationale), à Dreux, *“tant en termes d’évolution que de niveau réel, la délinquance s’avère légitimement préoccupante”*. Rappelant qu’il n’y a pas de lien de cause à effet entre immigration et délinquance, Michèle Tribalat souligne que *“seule la condition objective de ‘nécessité’, de ‘besoin’ reflétée par le taux de chômage se révèle liée au niveau global de délinquance et plus particulièrement à ses composantes prédatrices”*.

La concentration de cette *“population d’origine étrangère”* est variable. De 15,7 %, dont près de 9 % de population d’origine portugaise dans le centre-ville, elle est, par exemple de 79,1 % dans le quartier des Charmards, dont plus de 45 % de population d’origine marocaine. À cette *“segmentation ethnique du territoire”*, avec au centre les *“populations d’origine française”* et à la périphérie celles *“d’origine étrangère”*, s’ajoutent les oppositions entre nantis et déshérités, entre vieux et jeunes. *“Dreux n’est plus le lieu d’une structure sociale collective cohérente”*, note Michèle Tribalat, qui montre que cette

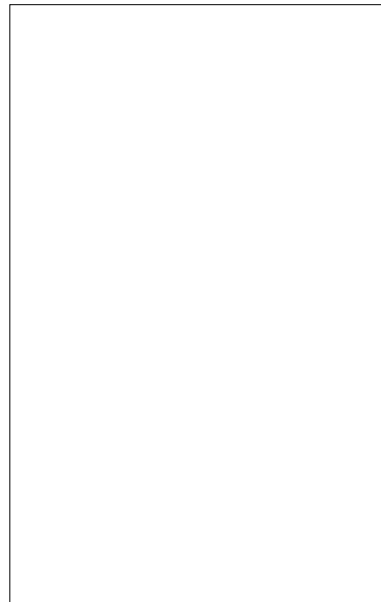


“segmentation” est devenue constitutive de *“l’identité locale, individuelle et collective”*, au point que l’autorité publique elle-même est perçue comme partie prenante de cette opposition. Plus grave, elle alimente une dangereuse *“logique de coupables-victimes”* qui, ignorance aidant, conduit à la radicalisation des uns et des autres, à l’exacerbation réciproque d’un racisme anti-arabe et d’un racisme anti-français doublé d’un repli identitaire centré sur la religion musulmane.

Dans un chapitre quelque peu caricatural et par trop généraliste, Michèle Tribalat analyse l’influence et la dégradation du modèle parental maghrébin – où le père fait figure de satrape domestique ! – sur le rapport des plus jeunes à l’école et à l’autorité notamment et, de façon plus pertinente, sur l’influence des valeurs transmises au sein des familles sur la vie en société.

Distinguant nettement la pratique de la religion, de la *“propagande active”* d’une doctrine hostile à la séparation du politique et du religieux, l’enquête montre que *“l’islamisme est en gestation à Dreux”*. À l’opposé des conclusions optimistes d’autres travaux (Isabel Taboada-Léonetti ou F. Khosrokhavar), Michèle Tribalat est extrêmement critique quant à l’influence d’associations qui,

comme les Jeunes Musulmans de France, distillent *“une idéologie islamiste sous le masque de la laïcité”*. Pour l’auteur, *“ces associations n’ont abandonné ni la dimension communautaire, ni le caractère totalisant de la doctrine islamique”*. L’action de ces structures – comme la sous-traitance des problèmes sociaux confiée



par les pouvoirs publics à des médiateurs religieux ou associatifs mal identifiés – aggrave les oppositions et la déréliction du lien social, dont les manifestations sont ici détaillées : tendance au repli sur soi, affaiblissement des contrôles sociaux, non-intériorisation des normes collectives, multiplication des incivilités, désaffiliation institutionnelle...

Le tableau présenté ici est sombre, peut-être un peu trop.

L’ethnicisation des rapports sociaux, si ce n’est sur Dreux, du moins en France, peut être discutée, voire contestée. Par ailleurs, de ces quartiers émergent aussi des initiatives qui justement recréent des liens sociaux, ce que montre, avec insistance aussi, Michèle Tribalat pour Dreux. Les trop noires perspectives ici esquissées ne

sont pas inéluctables, semble dire l’auteur, pour peu que l’on se donne réellement les moyens de comprendre la réalité et surtout d’élaborer des politiques globales. *“Penser l’avenir de Dreux, c’est faire des projets pour les jeunes Drouais, aujourd’hui majoritairement d’origine étrangère. À Dreux, on bute encore sur ce fait, qu’on n’arrive pas à dépasser. Mais*

il nous semble que c’est toute la société française qui bute sur cette réalité. Les enfants des immigrés maghrébins sont partie intégrante du peuple français, et ont une légitimité égale à celle des autres Français.” On ne saurait être plus clair et dégager, par l’énoncé de cette évidence, qui n’est pas encore présente dans toutes les têtes, autant de perspectives nouvelles.

✱

M. H.